MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES SAUVAGES DU CANADA.

Accompagnés de six figures dessinées caractéristiquement représentant les Costumes, gravées avec soin & [illegible]tes dans les couleurs adoptées par chaque Nation, toutes ornées de filets d'or, &c.

Par M. J. GRASSET-SAINT-SAUVEUR, ci-devant Vice-Consul de France en Hongrie, & Auteur des Costumes civils actuels de tous les Peuples connus, &c. dont la première édition vient d'être terminée.

La partie littéraire sera redigée, par M. Jean François GORNU, *Homme de Loi.*

Se trouve chez les principaux Libraires du Royaume.

MŒURS,

LOIX ET COSTUMES

DES SAUVAGES DU CANADA.

LA découverte du Canada remonte au commencement du quinzième siècle ; à ce moment où l'Europe exaltée par les découvertes de Christophe Colomb, trop resserrée pour ainsi dire dans les bornes du Continent, s'élança tonte entière vers le nouveau monde.

On doit cette découverte à quelques pêcheurs Français : la beauté, la fertilité du pays y conduisirent bientôt une foule de voyageurs, qui n'y formèrent cependant d'établissement solide qu'un siécle après, en 1608.

Ce pays forma bientôt avec la Louisiane la plus belle de nos colonies sous le nom de Nouvelle-France : il est situé dans l'Amérique septentrionale, entre le 40 & 55e degré de latitude, & le 270e & 325e de longitude.

On s'attendoit à trouver dans les habitants du Canada cette simplicité d'esprit qui avoit facilité la conquête des Colonies ; la fierté, l'esprit d'indépendance, le courage & la force de ces Américains, étonnèrent : il fallut les plus grands efforts & toute la perfide sagacité des jésuites pour en asservir une partie ; beaucoup sont encore indépendans & se retirent, pour se soustraire à l'esclavage, dans les terres inconnues qui bordent le Canada au couchant.

Un nombre infini de peuplades couvrent ce vaste pays,

mais leurs noms seuls pourroient établir quelques différences entr'elles, leurs mœurs, leurs lois, leurs costumes sont absolument semblables, la langue même n'éprouve que de légères variations ; le peuple Iroquois est le tronc dont tous les autres sauvages du Canada semblent être les branches.

C'est donc principalement sur ce peuple, que doit se porter toute l'attention ; c'est dans son caractère, dans ses loix, dans ses mœurs qu'il faut étudier le Canada.

L'Iroquois ne connoît point la crainte, il préfére la mort à l'esclavage, & à la honte : il est naturellement méfiant, la vengeance est sa passion dominante, il sent vivement, mais il se fait un étude de concentrer tous ses sentimens : son silence, son laconisme annoncent un peuple froid & stupide, ses actions décèlent une ame brûlante ; on apprit à un Iroquois la mort de sa femme, *c'est dommage répondit-il*, mais trois jours après il succomba à sa douleur d'autant plus forte qu'elle avoit été plus soigneusement renfermée.

L'Iroquois sacrifie sur-tout à l'amitié, c'est le premier, c'est le plus sacré des liens pour ce peuple sauvage.

L'amitié chez lui est une convention de tout partager, d'avoir tout en commun, de combattre toujours ensemble : chaque Iroquois a son ami, & n'en a qu'un. Quelques voyageurs ont cherché dans un vice affreux la cause de cette amitié.

Les Canadiennes portent dans leurs habitudes une empreinte de douceur qui doit les faire distinguer de tous les sauvages du Nouveau-monde : la modestie semble diriger tous leurs mouvemens & toutes leurs actions ; elles s'éloignent du commerce des hommes dans leurs momens critiques. Elles n'accouchent jamais dans leurs cabanes, mais

dans quelqu'endroit retiré & inaccessible, & sur le champ elles sont rendues à leurs travaux.

La nourriture des Canadiens est celle de tous les sauvages : ils font rotir rarement au feu, souvent au soleil, la chair des animaux qu'ils tuent ; le sang de ces animaux mêlé avec de l'eau est leur boisson ordinaire ; ce n'est que dans la disette qu'ils se nourrissent de fruits & de grains : le chien engraissé est le plus grand des régals, il est reservé pour la table des dieux &pour les jours de fêtes.

La chasse & la guerre partagent tous les moments des Canadiens ; la chasse a pour objet de satisfaire leurs besoins ; la guerre n'a presque jamais d'autre but que celui de faire des prisonniers & de les massacrer.

L'agilité de ces sauvages, que l'on a vu forcer à la course l'élan & le cerf, rend leurs chasses & leurs guerres très-intéressantes ; ils attaquent les animaux les plus forts & les plus féroces, & suppléant par la force à l'adresse, les frappent tous au même instant.

Leurs armes sont le casse-tête ou manacas, la hâche, la flêche & le fusil, ils n'ont pas eu de peine à s'habituer au maniement de cette dernière arme ; quelques uns portent une hâche, qui percée dans toute sa longueur, leur sert en même tems de pipe. Cet instrument chéri des Sauvages est le caducée des anciens : on se passe de bouche en bouche le calumet de paix, & tous ceux qui en ont aspiré la fumée sont frères ; avant que d'attaquer un ennemi, on le lui présente, s'il refuse de le mettre à sa bouche, la paix est rompue, on lui jette le collier de guerre. On se répand alors dans l'habitation en poussant des hurlemens affreux & en criant, *l'on va manger telle nation.*

Une nuée de flêches engage l'action, bientôt on s'ap-

proche & le combat finit ordinairement dans le même lieu où il a commencé : l'Iroquois ne connoît point la fuite, le vainqueur après avoir terrassé son ennemi lui arrache la chevelure, c'est le symbole du triomphe.

Les prisonniers sont dévoués à une mort plus lente & plus cruelle, on les place sur un brasier où pendant deux jours le vainqueur se plaît à prolonger leurs souffrances : c'est là, sur-tout, c'est sur ce brasier que l'Iroquois donne des leçons de courage à tous les peuples de l'univers : son esprit libre dans un corps épuisé de douleurs ne perd rien de sa fermeté : il provoque ses ennemis, il leur rappelle les victoires qu'il a remportées sur eux, les coups qu'il leur a porté ; il les menace, il excite leur rage & meurt au milieu des flammes comme un guerrier vainqueur sur son char de triomphe.

C'est au milieu de l'habitation que se fait cette terrible exécution, ou plutôt que se donne cette fête à laquelle toute la Nation prend part.

L'habitation de chaque peuplade est formé de deux ou trois cens cabanes à peu près semblables à celles de tous les Sauvages ; quelques perches courbées, unies par le haut, & revêtues de nattes, en forment l'enceinte ; au milieu est un trou, dans lequel, en été comme en hyver, on entretient un feu continuel ; autour se trouvent plusieurs autres creux où se placent les Sauvages ; les armes, les trophées, les chevelures, les crânes des ennemis vaincus sont les ornemens de ces cabanes. Avant de connoître les armes à feu, les Iroquois formoient une triple enceinte autour de leur habitation, mais ils ont perdu cette usage.

Autant les Iroquois sont simples dans leurs habitations, autant ils sont recherchés dans leurs costumes ; on ne conçoit point comment le plus sauvage de tous les Peuples a

pu porter, sinon, autant de perfection, du moins autant de prétention dans sa parure.

Semblables à nos Européennes, ils se couvrent le visage de plusieurs couleurs, ils les incrustent dans leur peau par de légères incisions, & les fortifient en se frottant le corps avec des matières grasses.

Quelques historiens prétendent que ces couleurs sont moins un objet d'ornement que d'utilité, & qu'elles sont destinées à éloigner les insectes malfaisans dont ces pays sont innondés.

Ces Sauvages se dépilent exactement toutes les parties du corps, ils ne laissent croître qu'une légère touffe de cheveux sur le haut de la tête, & cette touffe encore n'est conservée que pour servir de lien aux aigrettes d'yvoire & d'argent, & aux plumes dont ils se coeffent. Leur corps est presque absolument nud; ils portent une ceinture de peau garnie de *verroterie*, à laquelle pend une pièce quarrée d'environ huit pouces : ils ont les jambes enveloppées d'une peau ou d'une étoffe de couleur en forme de guêtres : cette espèce de bas ne descend qu'à la cheville, est très-serrée, & tient par une bretelle à la ceinture; à l'endroit où finissent ces guêtres, prend une espece de chausson de peau de dain, grossierement façonné, retenu au-dessus de la cheville par un lien dans lequel sont enfilées de petites pièces de cuivre destinées à marquer par leurs sons le pas des Sauvages : en hyver ils marchent sur la neige à l'aide d'une raquette qu'ils attachent à leur chaussure. Enfin, le principal vêtement de ces Peuples consiste en une grande peau ou couverture semblable, pour la forme, au manteau des Grecs, & attaché sur la poitrine. Ces couvertures leursont apportées par les Européens.

Les jeunes Sauvages, les élégans, bordent toutes les piè-

ces de leur habillement de franges, de pointes de porc-Epic, de plumes, ou de pièces de métal : ils se fendent les oreilles pour leur donner une forme plus agréable : ils s'attachent au nez divers espèces d'ornemens : ils portent une multitude de bracelets & de colliers.

A quelques nuances près, ce costume est celui de tous les Canadiens qui ne distinguent entr'eux les divers peuplades, que par la coiffure.

Les femmes s'enveloppent, ainsi que les hommes, d'une grande couverture ; elles se dépilent, aussi exactement qu'eux, toutes les parties du corps, aux cheveux près qu'elles conservent dans toute leur longueur ; leur chaussure est absolument semblable à celle des hommes, mais bien peu en font usage ; elles portent leurs jeunes enfants derriere le dos, sur un morceau d'écorce ; enfin, elles font habituellement usage d'une espèce de chemise ou tunique, qui ne descend pas plus bas que le genou.

Le petit mouvement de coquetterie qui porte les Iroquois à se peindre le visage, influe aussi sur le costume des Canadiennes : celles qui veulent plaire, peignent leur chevelure, & se placent au-dessus des oreilles, & au milieu du front, une large mouche : on peut sans doute pardonner à des Sauvages un ridicule si généralement établi en Europe.

Si l'on est étonné de trouver au bout du monde, chez un peuple sauvage, l'usage des fards, des mouches & de tous les ridicules de l'Europe ; on l'est bien plus encore d'y trouver un gouvernement digne de servir de modèle aux nations les plus policées. Deux Chefs se partagent toutes les fonctions publiques, & toute la confiance de la nation :

L'un de ces chefs commande les guerriers, il dirige leur marche, il fait la paix & la guerre :

L'autre est le chef du conseil, l'orateur du peuple, il

propose, il rend compte dans l'assemblée de la nation, il en fait exécuter les décisions : ces deux chefs portent dans les cérémonies une médaille, des habits français, dont nos gouverneurs leur faisoient présent.

Ils n'ont aucun pouvoir sur la liberté & sur la vie des citoyens ; c'est dans l'intérieur de chaque cabane, que doivent être punis les plus grands crimes : l'amende, le bannissement sont les peines ordinaires : le mari y punit lui-même la femme adultère, en lui enlèvant avec les dents le bout du nez : le père y punit lui-même ses enfants ; chaque cabane veille sur ceux qui la composent ; la peine de mort y est inconnue, le meurtrier même n'y est pas sujet, il se soustrait à toute espèce de punition en déclarant qu'il *révoit*.

Cet usage de rêver tient essentiellement à la religion : la Nation se croit obligée de donner à un homme tout ce qu'il déclare avoir vu en songe ; la superstition ou la perversité ont même créé une fête *des songes*, pendant laquelle l'on peut songer que l'on tue, ou que l'on vole ses ennemis, & réaliser impunément ce rêve.

Le Jongleur, qui est le ministre de la Divinité, a pour principale occupation d'expliquer les songes : son interprétation tend toujours à quelque offrande aux bons esprits, aux mauvais & sur-tout à lui : ces bons & mauvais esprits sont répandus partout : on dépose des offrandes aux arbres dans lesquels ils habitent, souvent on y suspend un chien jusqu'à ce qu'il meurt enragé ; c'est une des plus belles offrandes :

Aux inutiles fonctions d'expliquer les songes & de converser avec les dieux, le Jongleur en joint de plus utiles, & de plus agréables ; il guérit les malades, il préside aux danses, il est en même temps le prêtre, le médecin & le musicien de l'habitation : il marche à la

tête des armées portant d'une main le sac qui contient les simples, & de l'autre le *chickikoué*, qui est un fruit creux rempli de petites pierres.

On peut juger du crédit de ce Jongleur par l'empire que nos prêtres auroient sur l'esprit du peuple, si chaque village trouvoit en eux un prêtre, un médecin & un tambourin :

Les danses des Iroquois sont absolument semblables à celles des autres Sauvages : ils dansent en rond au son du *chickikoué* & des battements de main des spectateurs.

Leurs cérémonies sont simples, mais expressives : le mariage s'y contracte dans la cabane de la femme sans l'assistance des prêtres ; l'amant présente à la jeune personne, qu'il recherche une mêche allumée ou une baguette, si elle se reveille pour éteindre la mêche ou briser la baguette ; le mariage est formé : chacun des habitans emporte un morceau de la baguette brisée, comme une preuve du mariage, & c'est en réunissant ces morceaux qu'on procéde au divorce.

Ce peuple que nous avons déjà vu si grand, si courageux au milieu des supplices, l'est encore plus lorsque la vieillesse vient lentement terminer ses jours : il se prépare à la mort comme à une fête ; lorsqu'il en sent l'approche il réunit tous ses amis, il leur donne sur sa tombe un superbe festin, il console sa veuve, encourage ses enfans, déclare sa derniere volonté, & veille lui-même aux détails de sa sépulture.

Tels sont les mœurs d'un peuple trop souvent calomnié par les voyageurs ; au fonds de ses déserts, il est adroit, laborieux, intelligent, vertueux, bon ami, bon mari, bon pere. Que seroit-il donc si la philosophie poliçoit son ame & ses mœurs ! . . il y perdroit peut-être : il deviendroit un peuple policé, mais corrompu.

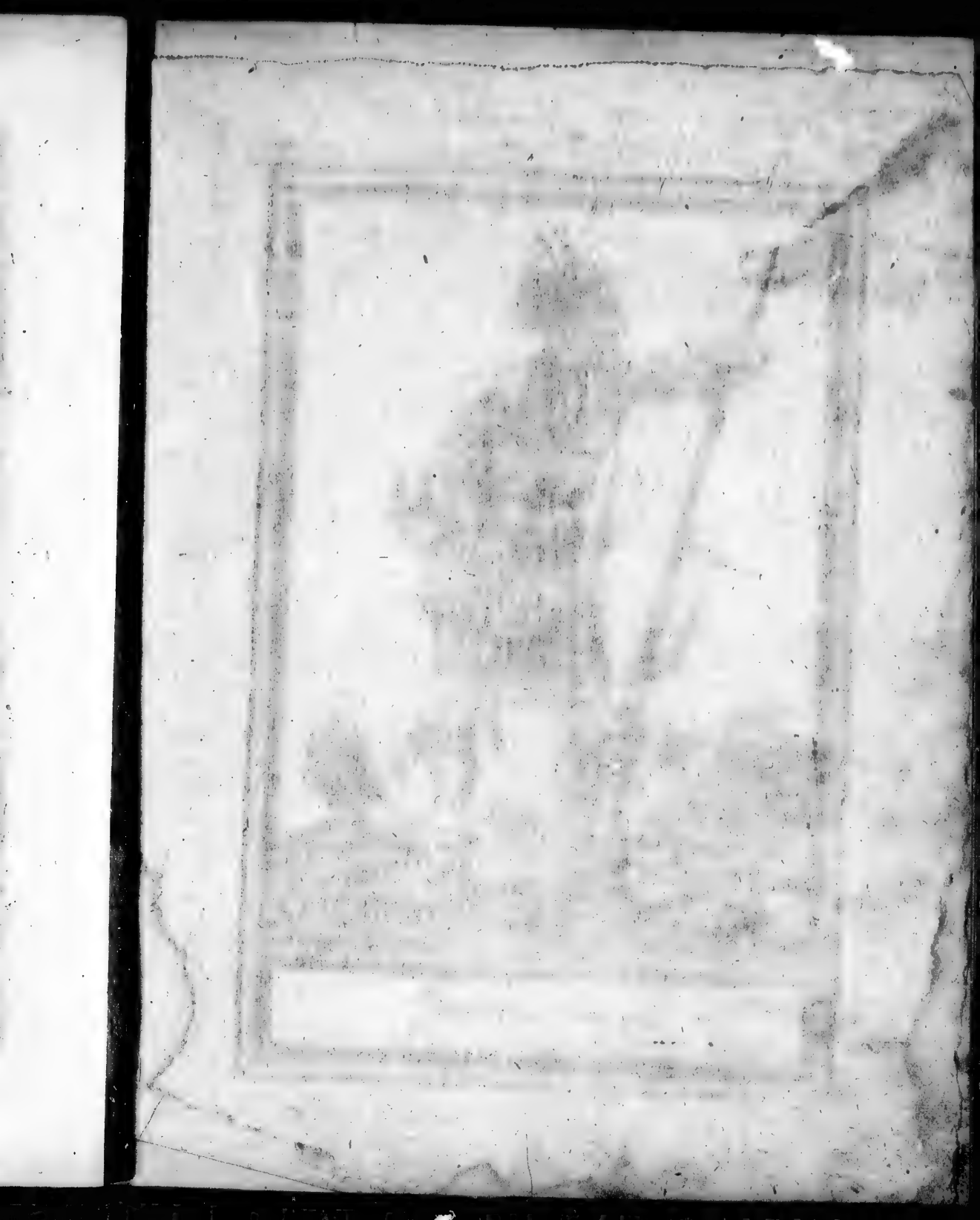
Sauvage Iroquois

Grand Chef de Guerriers Iroquois

C-106279

Sauvagesse Iroquoise

C-106278



Guerrier Iroquois

Iroquois allant a la Decouverte

(124201)

Jongleur Iroquois

C-106277